



HAL
open science

Jeux littéraires en France et en Angleterre au XVII^e siècle – des salons parisiens à Aphra Behn

Line Cottagnies

► **To cite this version:**

Line Cottagnies. Jeux littéraires en France et en Angleterre au XVII^e siècle – des salons parisiens à Aphra Behn. *Etudes Epistémè: revue de littérature et de civilisation (XVI^e - XVIII^e siècles)*, 2021, Playing, Gambling and Cheating in Early Modern England and France/The Politics of Form in Early Modern Europe, 39, 10.4000/episteme.9443 . halshs-03287390

HAL Id: halshs-03287390

<https://shs.hal.science/halshs-03287390v1>

Submitted on 15 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Jeux littéraires en France et en Angleterre au XVII^e siècle – des salons parisiens à Aphra Behn

Literary games in France and England in the Seventeenth Century – from Paris salons to Aphra Behn

Line Cottegnies



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/episteme/9443>

DOI : 10.4000/episteme.9443

ISSN : 1634-0450

Éditeur

Association Études Épistémè

Ce document vous est offert par Sorbonne Université



Référence électronique

Line Cottegnies, « Jeux littéraires en France et en Angleterre au XVII^e siècle – des salons parisiens à Aphra Behn », *Études Épistémè* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 15 mai 2021, consulté le 15 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/episteme/9443> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/episteme.9443>

Ce document a été généré automatiquement le 15 juillet 2021.



Études Épistémè is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Jeux littéraires en France et en Angleterre au XVIIe siècle – des salons parisiens à Aphra Behn

Literary games in France and England in the Seventeenth Century – from Paris salons to Aphra Behn

Line Cottagnies

- 1 Les liens entre la sociabilité aristocratique en Europe et le jeu et la conversation ne sont plus à démontrer. Le jeu fait d'emblée partie des arts curiaux, au même titre que l'exercice des armes, ainsi que nous le rappelle Castiglione dès 1528¹. La conversation et les jeux, dont les pratiques sportives, participent du « processus de civilisation » et d'adoucissement des mœurs décrit dès 1939 par Norbert Elias et qui passe par la domestication de la violence². Aux combats et joutes guerrières succède progressivement un idéal de sociabilité³, qui fait la part belle aux jeux, comme le rappelle notamment Georges Vigarello dans *Du jeu ancien au show sportif. La naissance d'un mythe*⁴. Et bien que Castiglione valorise toujours l'exercice physique, *Il Libro del Cortegiano* s'ouvre sur la proposition de jouer à des jeux de conversation inspirés des cours d'amour médiévales et des *jocs partitz* provençaux, au cours desquels deux poètes s'affrontent en répondant à une question sur le sujet de l'amour⁵. Cette pratique, dont les lettres de noblesse remontent à Platon, Xénophon et Cicéron, sera vouée à une fortune particulière au XVII^e siècle en France sous la forme des « Questions galantes », « Maximes d'amour » et lettres galantes, publiées, parfois sous forme dialogique, dans les nombreux volumes collectifs à la mode ou dans le *Mercure galant*⁶. Depuis Castiglione donc, l'éducation du courtisan, qui est livré au loisir entre les campagnes militaires, associe le jeu et la conversation ludique à l'entraînement aux métiers des armes et les dote d'une vocation pédagogique et civilisatrice⁷.
- 2 Ces *topoi* se retrouvent dans les manuels de conduite qui suivent, notamment dans *L'honnête homme, ou l'art de plaire à la Cour* (1630) de Nicolas Faret : pour ce dernier, la fonction du courtisan et la finalité de son éducation sont en priorité de servir le prince, dans les armes comme à la cour, ce qui implique de l'accompagner dans ses loisirs dans

le contexte d'un recentrement sur la cour de la sociabilité aristocratique au XVII^e siècle, en France comme en Angleterre. Faret souligne en outre, comme Castiglione, que la présence des femmes, dans la conversation comme au jeu, contribue à contrôler les disputes entre hommes qui pourraient tourner à l'agression. La présence des femmes permet ainsi de réguler l'art de la conversation. Chez Faret, l'éducation du courtisan est décrite comme ayant pour finalité l'amour, dans un contexte où le langage militaire n'est plus qu'un cliché. Le XVII^e siècle est bien, en France, le siècle de la galanterie, notion qu'on peut définir comme la poursuite d'un idéal de sociabilité qui passe par la recherche de l'honnête amour et accorde aux femmes un statut privilégié, à la cour comme dans les salons⁸. Cette galanterie s'épanouit en France dans le contexte de la préciosité, où la culture de la conversation à la cour et dans les salons se prolonge dans toute une littérature ludique⁹, occasionnellement ironique en ce qu'elle se joue de ses propres codes¹⁰, et qui, en prose ou en vers, poursuit la conversation mondaine dans des genres mineurs comme les lettres ou billets publiés, les portraits et maximes, les odes, madrigaux, chansons et autres sonnets, mais aussi la fiction, petits romans ou romans héroïco-galants. Ainsi que le rappelle Philippe Sellier, l'étymologie de galanterie renvoie explicitement au sème du jeu : galanterie viendrait en effet du verbe « galer », mot d'ancien français qui signifie jouer, plaisanter, se réjouir. Cette étymologie rappelle à bon escient « l'exigence dans la conversation d'un certain esprit de joie », la recherche de l'enjouement dont on trouve trace dans toute la littérature qui en dérive¹¹. Cette histoire est relativement bien connue pour la France par les travaux de Jean-Michel Pelous, Alain Viala, Myriam Maître, Delphine Denis ou Benedetta Craveri¹² ; mais ces formes littéraires ludiques et l'esthétique et l'éthique galantes qui les sous-tendent connaissent-elles une réception dans l'Angleterre du XVII^e siècle ?

- 3 Quelles formes prennent les jeux de conversation et les jeux littéraires en Angleterre au XVII^e siècle dans les milieux aristocratiques et au-delà ? On sait que la culture aristocratique française constitue pour l'Angleterre un modèle culturel puissant, d'abord pendant le règne de Charles I^{er} et de la reine Henriette-Marie – qui, marquée par sa jeunesse à Paris aux temps des débuts de l'Hôtel de Rambouillet, importe la pastorale dramatique française à la cour anglaise¹³ –, puis surtout à la Restauration, où la France suscite un sentiment ambivalent fait, alternativement et parfois conjointement, de fascination et de rejet. Comment les jeux de conversation et les pratiques littéraires ludiques qui en découlent traversent-ils la Manche ? Il sera question ici de formes ludiques socialement élitistes, à l'exclusion d'autres formes de pratiques, plus masculines et plus mêlées, comme les jeux de tavernes, ceux qui se pratiquent pendant les fêtes à la campagne ou la ville, ou dans les *Inns of Court* ou dans les universités...¹⁴ On ne parlera pas non plus de la pratique du théâtre, qui est pourtant considérée comme un loisir ludique important dans les maisons aristocratiques pour les deux sexes. Seront abordés ici uniquement les jeux verbaux, parfois appelés « jeux de conversation », et leurs avatars littéraires. Après avoir rappelé le contexte français, on verra que, sans surprise, les jeux de conversation, qui semblent témoigner d'une vie de salon spécifique, n'ont pas connu la même faveur en Angleterre. La dernière partie de cette étude portera sur une étude de cas : l'adaptation d'une œuvre littéraire française issue de ces jeux de salons par Aphra Behn, *La Montre, or The Lover's Watch*, adaptée d'un original de Balthazar de Bonnacorse en 1686. Il s'agira d'étudier à quelles stratégies d'adaptation et de déplacement cette culture ludique de la galanterie est soumise en Angleterre, pour un public socialement plus mêlé.

Une culture ludique

- 4 Un constat s'impose : les changements paradigmatiques dans le rapport aux jeux et aux pratiques ludiques tels qu'esquissés par les historiens à la suite de Norbert Elias ne sont pas spécifiques à la sphère italienne ou française, mais concernent bien, *a priori*, toute l'Europe occidentale, y compris l'Angleterre. Cette dernière connaît, comme ses voisins, le recentrement politique et culturel sur la cour, avec des différences nationales auxquelles cet essai ne saurait rendre justice¹⁵. On peut noter que la culture aristocratique et curiale est réputée bien moins gynophile en Angleterre qu'en France au début du XVII^e siècle sous Jacques I^{er}, roi notoirement misogyne¹⁶. C'est à la cour de la reine Henriette-Marie, sœur de Louis XIII, à partir de 1625, que l'on peut voir s'épanouir en revanche une culture de cour plus favorable aux femmes, inspirée de la première préciosité française – rappelons que le salon de Madame de Rambouillet avait ouvert en 1618. Henriette-Marie, qui avait seize ans à son arrivée en Angleterre, avait donc pu faire l'expérience de la vie mondaine en France. Les jeux de conversation pratiqués dans les salons et à la cour y sont déjà codifiés, sous l'influence de traités italiens du XVI^e siècle et de leurs traductions et adaptations en français. On peut par exemple citer l'influence des *Cento giuochi liberali et d'ingegno* d'Innocenzo Ringhieri (Bologne, A. Giaccarelli, 1551) ou encore l'ouvrage de Girolamo Bargagli (non traduit en français), *Dialogo de' giuochi* (Sienne, Luca Bonetti, 1572). L'ouvrage de Ringhieri, qui se présente comme un recueil de dix livres de dix jeux chacun, est traduit dès 1555 en français sous le titre *Cinquante jeux divers d'honnête entretien* par Philippe de Villiers (Lyon, Charles Pesnot). Toutefois, le succès ne semble pas immédiatement au rendez-vous car seul paraît le premier tome, qui restera sans suite. En effet, ce n'est qu'un peu plus tard que ce volume rencontre son public, lorsque Charles Sorel se l'approprie en l'intégrant dans *La Maison des jeux* (1^{ère} édition, Paris, Nicolas de Sercy, 1642), bien que l'ouvrage de Sorel se présente par ailleurs comme un récit sous forme de dialogues, dans lequel les descriptions des jeux sont enchâssées. Ringhieri est encore mis à contribution dans *La Maison académique. Contenant un recueil general de tous les jeux divertissans pour se réjouyr agreablement dans les bonnes companies*, par le sieur D.L.M. [de La Marinière] (Paris, Robert Le Nain et Marin Leché, 1654), ouvrage qui donne lieu à son tour à de nombreuses rééditions ultérieures.
- 5 Or ces ouvrages qui alimentent la culture mondaine se nourrissent en retour des pratiques de sociabilité contemporaines dans une forme de va-et-vient fructueux. Dans *La Maison des jeux* de Sorel, qui connaît deux rééditions, en 1643 et 1657, on trouve principalement des jeux de conversation, des jeux de gages et des jeux d'esprit (ou de stratégie) tels que le jeu d'échecs. Sorel, dans son avertissement, définit les jeux de conversation comme ceux qui sont destinés aux « personnes de bonne condition, nourries dans la civilité & la galanterie, & ingenieuses à former quantité de discours & de reparties pleines de jugement & de sçavoir », et il les qualifie de propres à « desennuyer les esprits par une liberté agreable »¹⁷. Le sommaire permet d'avoir un rapide inventaire du champ de ces jeux : outre l'invention d'histoires et de poèmes sur des sujets donnés, on trouve des jeux fondés sur l'invention verbale et sur l'imagination linguistique – il s'agit par exemple d'inventer des définitions ingénieuses pour des termes courants –, ou encore des jeux reposant sur la mobilisation de vocabulaire ou de concepts ou la mémorisation de segments. Il peut s'agir du jeu des rimes (consistant à trouver des mots qui se terminent par la même rime), des bouts-rimés (qui impliquent

de composer un poème à partir de mots imposés à la rime), des coqs à l'âne, des jeux linguistiques très proches de ce que les surréalistes allaient appeler les cadavres exquis ou du jeu des compliments ou des flatteries (inventer des développements laudateurs pour des personnes présentes). On trouve aussi des jeux reposant plus particulièrement sur la mémorisation d'éléments et sur la créativité verbale (avec des listes qui s'enrichissent au fil des tours), les charades ou les énigmes (à deviner sous peine de gages), les jeux des proverbes, des sentences ou des devises (à inventer, souvent à partir d'une contrainte de mots ou de rimes, ou à illustrer d'une saynète), ou encore le jeu du mariage ou des associations, qui consiste à associer des mots qui vont ensemble selon l'usage, la logique ou la fantaisie. Enfin, on peut aussi mentionner des jeux plus littéraires, comme celui qui consiste à composer un texte selon des contraintes plus ou moins complexes : une chanson, un rondeau, une ode, un madrigal, une épitaphe, une épigramme, un portrait littéraire sur un sujet donné, les questions ou maximes d'amour, les « métamorphoses » (qui consistent en des développements métaphoriques filés à partir d'une comparaison ou d'une métaphore), ou encore les anagrammes et les acrostiches.

- 6 Les recueils de jeux connurent un très grand succès en France : l'ouvrage qui est attribué à La Marinière, *La Maison académique*, est ainsi réédité par des compilateurs anonymes et enrichi de nombreux jeux de cartes en 1659, 1665, 1668, 1674, 1697 et 1702. Il constituera encore la base de *L'Académie universelle des jeux*, best-seller tout au long du XVIII^e siècle, dont la première édition paraît en 1718. On constate toutefois une évolution intéressante au fil des différentes rééditions, qui est la part croissante de la description des jeux de cartes et la diminution de la part des jeux de conversation dans le volume. Ainsi, alors que ceux-ci constituaient encore environ 19 % des jeux mentionnés dans l'édition de 1654, leur part se réduit presque à néant dans celle de 1659, à l'exception du jeu des proverbes, tandis que des jeux pédagogiques, comme le jeu de l'oie, initialement conçu pour initier à l'héraldique, font leur entrée en 1659 et renforcent leur présence au fil du siècle¹⁸. Dans les éditions ultérieures, ces tendances se confirment et la part des jeux pédagogiques s'accroît, tandis que les jeux de conversation disparaissent peu à peu¹⁹. Quand *L'Académie universelle des jeux* paraît (Paris, Le Gras, 1718), elle n'inclut plus aucun jeu de conversation.
- 7 C'est en se tournant vers les ouvrages collectifs de la période que l'on prend véritablement conscience de la nature ludique de la sociabilité des salons et de la manière dont les jeux alimentent la conversation mondaine et se prolongent par des échanges littéraires²⁰. L'un de ces ouvrages collectifs les plus distingués (et les plus réimprimés) de son temps est le *Recueil de pièces galantes en prose et en vers de Madame la Comtesse de la Suze, et de Monsieur Pellisson*, dit recueil Suze-Pellisson (d'après le nom de ses principaux auteurs et dédicataires), dont la première parution date de 1663 et qui, au fil des éditions augmentées, sera publié jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. On aurait aussi pu mentionner le *Recueil de pièces en prose* attribué à Charles Sorel et publié par Charles de Sercy dans les années 1650 et 1660²¹. Le recueil Suze-Pellisson est assez représentatif de la littérature des salons, qui est l'émanation de cette culture du jeu décrite plus haut. Ses éditions successives témoignent de la vitalité et de la faveur dont les jeux de conversation et les jeux littéraires jouissent dans les milieux de la galanterie²². On y trouve pêle-mêle des genres galants, qui trouvent ici leur apothéose, très souvent en prosimètre, forme hybride particulièrement prisée des milieux de la galanterie qui intègre des vers dans un récit ou un développement en prose²³ : les « questions d'amour » ou « questions galantes », comme par exemple « savoir si la

presence de ce que l'on aime cause plus de joie que les marques de son indifférence ne donnent de peine » (la réponse est donnée en vers)²⁴ ; les maximes, notamment les maximes d'amour ou les divers règlements d'amour qui cherchent, à partir d'échanges galants directs ou épistolaires, à codifier les rapports amoureux²⁵ ; les portraits, comme « Le Portrait d'Iris », où l'on donne aux protagonistes, bien réels, des noms hérités de la pastorale ou de la poésie lyrique²⁶ ; les « Métamorphoses » (qui sont des variantes de portraits), comme « Le Miroir ou la métamorphose d'Oronte »²⁷ ; de petits genres poétiques comme les stances, madrigaux et sonnets, souvent sur des sujets prescrits ; les récits en prose sur toutes sortes de sujets ingénieux, comme « Le Louïs d'or, à Mademoiselle de Scudéry »²⁸, maintes fois réimprimé, qui appartient à une littérature des objets galants spécifique de la période²⁹ ; ou encore les lettres en prose ou les épîtres en vers traitant de sujets variés et adressés à des membres de la communauté galante... Beaucoup de ces textes et genres mineurs avaient émergé en étant enchâssés au sein des romans de Madeleine de Scudéry, notamment *Artamène ou le Grand Cyrus* (1649-1653) ou *Clélie* (1654-1660) qui, véritables phénomènes littéraires et culturels en France, connaissent aussi un très grand retentissement en Angleterre où ils sont immédiatement traduits. Les *Chroniques du samedi*, précieux témoignages sur la sociabilité dans le salon de Madeleine de Scudéry³⁰, révèlent un autre aspect de ces jeux, qui furent avant tout des jeux de salon. Car cette littérature très codifiée, écrite collectivement, dans et pour une communauté, est souvent anonyme – du moins elle n'est pas signée dans les volumes collectifs, même si les auteurs des pièces sont connus. Ce masque d'auctorialité collective, ou pour le formuler différemment cette « collectivité littéraire »³¹, révèle l'étroite articulation entre rituels de la vie mondaine, pratiques de l'amitié tendre et invention littéraire dans les salons. Tout cet ensemble témoigne ainsi d'une culture littéraire et ludique de la galanterie, qui s'exprime à la fois dans l'art de la conversation et dans la littérature qui la prolonge et la fige dans des formes plus ou moins abouties, « colifichets de facture inégale » pour D. Denis³² – puisque certaines pièces ne doivent se lire que comme des réponses temporaires et dialogiques aux questions et problèmes posés au sein d'une élite d'initiés. Il faut donc en ce sens accorder à un grand nombre de ces textes une nature éphémère et interactive, tant ils paraissent s'inscrire dans un contexte social et culturel étroit ; c'est aussi ce qui fait leur prix aux yeux des lecteurs et lectrices contemporains.

- 8 De nombreuses œuvres naissent cependant de cette effervescence et dans ce creuset où les femmes jouent un rôle majeur. Benedetta Craveri montre bien que cette culture se cristallise en effet autour de personnalités marquantes qui sont souvent des femmes, au sein de cercles littéraires qui se succèdent tout au long du siècle, dont les principales sont Madame de Rambouillet, Madame de Longueville, Mademoiselle de Scudéry, la Duchesse de Lorraine (associée à son époux Gaston d'Orléans), la Marquise de Sablé, la Grande Mademoiselle, Madame de Suze, Madame de la Sablière³³. Parmi les œuvres qui sont générées dans ce milieu, on peut mentionner les *Caractères* de La Bruyère, qui sont issus de la mode des « portraits » littéraires lancée par Scudéry dans *Le Grand Cyrus* (1649-1653), dont le succès est fulgurant. On pourrait aussi mentionner la vogue pour le genre bref et incisif de la maxime : les *Réflexions ou sentences ou maximes morales* de François de La Rochefoucauld sont le produit d'une sociabilité littéraire analogue, puisqu'elles naissent de l'émulation, dans les dernières années de la décennie 1650, entre La Rochefoucauld, Madame de Sablé et Jacques Esprit, qui échangent et commentent des maximes, tantôt lors de leurs conversations tantôt par billets et lettres interposés, avant que La Rochefoucauld ne décide de réunir les siennes dans une

publication indépendante³⁴. Les recueils collectifs, comme le recueil Suze-Pellisson, portent bien la trace de cette culture de l'auctorialité collective ; ils sont le produit d'une écriture de « coterie » galante. Dans ce recueil en particulier, on trouve des poèmes de La Fontaine, déjà publiés ailleurs, ainsi que des récits courts ou des poèmes allégoriques emblématiques de la galanterie comme le prosimètre allégorique *Le Voyage de l'Île d'amour* de Paul Tallemant ou encore *La Montre* de Balthazar de Bonnacorse, un proche de George de Scudéry. Ces deux œuvres sont donc bien issues de la culture ludique des salons. Or elles font l'objet d'une adaptation dans la culture anglaise par Aphra Behn, respectivement en 1684 et 1686, comme on le verra.

Jeux littéraires en Angleterre

- 9 Qu'en est-il donc du statut de ces jeux de conversation ou « jeux littéraires » galants en Angleterre au XVII^e siècle ? Il n'existe pas de traductions anglaises des compilations de règles des jeux de conversation ou des jeux d'esprit en tant que telles. Le premier équivalent des ouvrages de Sorel ou de La Marinière est l'ouvrage de Charles Cotton, *The Compleat Gamester*, publié pour la première fois à Londres en 1674, qui connaît un grand succès, puisqu'il sera réédité à dix reprises jusqu'en 1754. Mais ce manuel, consacré aux règles de multiples jeux, ne comprend aucun jeu de conversation, ce qui est très frappant, vue leur faveur en France³⁵. Cotton traite du billard, des boules, des principaux jeux de cartes et jeux de table comme les échecs ou les jeux de dés, des jeux d'archer et des combats de coqs ; enfin, il offre quelques rapides développements sur ce qu'il décrit comme les jeux équestres (le dressage, les différentes formes de courses). Il n'aborde donc aucun jeu de conversation ou jeu d'esprit, alors que ces distractions battaient leur plein dans les salons français à la même période. Cela peut sembler curieux, à un moment où l'on regarde du côté de la France pour trouver des modèles de comportement et où le modèle aristocratique français est culturellement attractif, mais pourrait tenir au lectorat visé, qui est plus mêlé, moins homogène.
- 10 Toutefois, si on se penche sur l'abondante littérature anonyme ou les recueils collectifs de la période, on trouve plusieurs ouvrages qui incluent des échos de la culture salonnaire française. On en repère les traces en particulier dans deux recueils de pièces diverses, le premier par Edward Philips, *The Mysteries of Love & Eloquence*, publié en 1658, et le second par Richard Flecknoe, publié en 1675 sous le titre *A Treatise of the Sports of Wit*. Tous deux sont manifestement inspirés par Sorel et La Marinière³⁶. L'ouvrage de Phillips est indubitablement le plus proche de celui de Sorel. La page de titre en détaille le contenu :

A Work, in which is drawn to the Life, the Deportments of the most accomplisht Persons, the mode of their Courtly Entertainments, Treatments of their Ladies at Balls, their accustom'd Sports, Drolls and Fancies, the Witchcrafts of their perswasive Language in their Approaches, or other more Secret Dispatches. And to compleat the young Practitioners of Love and Courtship, these following conducting Helps are chiefly insisted on. – Addresses, and set Forms of Expressions for Imitation, Poems, pleasant Songs, Letters, Proverbs, Riddles, Jests, Posies, Devices, A-la-mode Pastimes; A Dictionary for the making of Rimes, Four hundred and fifty delightful Questions, with their several Answers. As also Epithets, and flourishing Similitudes, Alphabetically Collected, and so properly applied to their several Subjects, that they may be rendred admirably useful on the sudden occasions of Discourse or Writing. Together, with a new invented Art of Logick, so plain and

easie by way of Questions and Answers, that the meanest capacity may in a short time attain to a perfection in the ways of Arguing and Disputing.

- 11 On trouve ici plusieurs des pratiques déjà répertoriées plus haut, avec une tendance, immédiatement perceptible, à tirer des préceptes de ce qui était essentiellement présenté dans le contexte français comme des pratiques ludiques. L'ouvrage n'est de fait plus le reflet d'une forme de sociabilité homothétique – que partageraient ou feindraient de partager l'auteur et le lecteur initié –, mais une sorte de manuel contenant des modèles de comportements et d'expressions à imiter. Il est d'ailleurs dédié aux « Youthful gentry », qu'on suppose désireux de parfaire leur éducation sociale. Ainsi le jeu des comparaisons, proposé initialement par Sorel pour stimuler l'émulation entre joueurs, se réduit à de simples listes de prescriptions et de formules à imiter, avec des exemples de lettres selon les circonstances, de compliments à adresser à une femme ou de devises et formules pour accompagner un présent : on y trouve par exemple des listes de petits billets épigrammatiques destinés à accompagner le don de bagues ou de bouquets (appelés « posies »). De manière révélatrice, Phillips inclut également un glossaire des rimes à son ouvrage pour, dit-il, jouer au jeu des rimes ou aux bouts-rimés, « that pleasing Passtime called CRAMBO »³⁷. L'*Oxford English Dictionary* définit le « crambo » comme « a game in which one player gives a word or line of verse to which each of the others has to find a rhyme », et date la première mention du terme du *Journal* de Samuel Pepys (commencé en 1660). La dernière section de l'ouvrage, intitulée « *Generosi Ludentes* : A Description of those Joviall al-amode sports and games, that are most celebrated by Persons of Honor », est, comme son titre le révèle, plus conforme aux modèles italiens (et français), avec les descriptions successives de plusieurs « jeux de conversation », dans lesquels on peut reconnaître au passage une forme de cadavre exquis – « the sport of cross purposes », où sont croisées questions et réponses pour arriver à des résultats absurdes, comiques ou poétiques –, « the sport called the Lovers Alphabet » (qui consiste à décrire les qualités et défaut d'une maîtresse en utilisant des mots commençant par la même lettre), des « tongue twisters » destinés à faire rire (« The sport of Glyphing »), ou quelques jeux linguistiques reposant sur des contraintes de lettres, de syllabes ou de rimes, pour n'en mentionner que quelques-uns.
- 12 Dans *The Treatise of the sports of wit* de Flecknoe, petit texte de cinquante-six pages, la référence à la culture française est explicite d'emblée : très probablement adapté d'un original français non-identifié, le récit se présente comme fortement contextualisé, puisqu'il est censé se dérouler en 1650 à Bruxelles dans le salon de la Duchesse de Lorraine, qui, désœuvrée, commande le traité à l'auteur dont l'identité n'est pas précisée. Flecknoe, quant à lui, dédie la compilation aux dames anglaises :
- To all our Fair and Vertuous Ladies.
Ladies,
I Present you here (as most resembling them) the *Sports and Recreations* of these great Ladies, who have so sublimed them by a *Divine quality* they have to convert all into *Vertue*... Those *melancholly Spirits* then enemies of all *cheerfulness*, who call such Sports as these, but *idle things*, seem wholly ignorant of their first *institution*, and very *signification* of their names. For wherefore were they called *Relaxations, Divertisements, and Recreations*, but for relaxing our over bended *thoughts*, diverting our *minds* from *cares and troubles* of this life, and *recreating* our *Spirits* when tired and spent with *Worldly businesses*.³⁸
- 13 L'ouvrage s'ouvre sur une défense de ces passe-temps innocents et la définition du « jeu d'esprit » (« wit »). Puis il inclut, comme le recueil de Sorel, une série de « soirs »,

chaque soirée étant consacrée à un jeu particulier. À la différence de ce qu'on voit dans *La Maison des jeux*, toutefois, il n'y a pas de récit encadrant. On trouve dans *The Treatise of the sports of wit* quelques-uns des jeux déjà rencontrés plus haut, avec notamment : les jeux de divination (qui sont des récits d'interprétation d'oracles ou de rêves, de loteries, ou de lecture de la paume de la main), les jeux des questions ou des proverbes, des énigmes, rébus, anagrammes, paradoxes, ou des jeux de théâtre divers. Mais Flecknoe abandonne assez vite le modèle français pour insérer ses propres épigrammes et poèmes en l'honneur de personnalités anglaises. La pratique de l'anagramme et de l'acrostiche est par ailleurs très ancienne, puisqu'on en trouve des recueils dès la fin du XVI^e siècle, mais ils deviennent des genres courants de l'éloge en Angleterre au XVII^e siècle³⁹. Ils sont ainsi pratiqués dans les années 1630 comme un art de salon par le polygraphe Francis Lenton, qui en consacre un recueil à la reine et à son entourage (exclusivement féminin) en 1638⁴⁰. Il s'agit d'éloges en vers de la reine et de quinze dames de sa cour, pour commémorer la représentation d'un masque joué à la cour d'Henriette-Marie, *Luminalia* de William Davenant⁴¹. La pratique n'est toutefois pas réservée aux femmes, puisque Lenton avait réalisé quelques années plus tôt un volume similaire en l'honneur des membres des *Inns of Court* qui avaient participé à la représentation d'un autre masque, *The Triumph of Peace*, de John Shirley⁴².

- 14 Les jeux littéraires représentatifs de la galanterie française se retrouvent également à l'état de traces dans d'autres volumes anonymes de la période comme *Love's Posie: or, a collection of Seven and twenty love-letters* (1686) ou *Letters of Love and Gallantry* (1694). Mais, comme pour *The Mysteries of Love & Eloquence* de Phillips, le glissement vers le mode prescriptif, voire pédagogique, est de mise. Il ne s'agit plus d'inventorier des pratiques ludiques afin d'inciter à les pratiquer entre soi, mais de donner des modèles de comportements ou des conseils sur le bien dire et le bien agir. Ce glissement est tout à fait visible notamment dans l'ouvrage intitulé *Letters of Love and Gallantry*, adressé aux « jeunes gens à la mode » (« To the Beaux »), où des lettres galantes, probablement traduites du français, sont données comme modèles ou exemples à suivre, à la façon des recueils de lettres familières publiés par ailleurs. Le tout est entrecoupé de « portraits » plaisants, qui rappellent le succès dont jouit ce genre en France à cette période, comme « Sylvia's Picture » ou « The Picture of Oronte »⁴³. Dans ce recueil, on trouve aussi, comme c'est très fréquent dans ce type de mélanges, des « caractères », qui se définissent dans le contexte anglais de la période comme de petits essais satiriques ou moraux centrés sur des types sociaux. Il y aurait beaucoup à dire sur ce genre du caractère anglais qui connaît une popularité exceptionnelle tout au long du XVIII^e siècle⁴⁴. Ce genre ne correspond que très marginalement à ce qui se pratique en France et ne fait pas partie des jeux de conversation à la mode ; spécifique aux Îles britanniques, il concerne tous les milieux et tous les échelons de la société. Les « caractères » de La Bruyère, quant à eux, ont davantage à voir avec le genre du portrait qu'avec celui du caractère au sens où l'entendent les Anglais. On peut donc conclure à une double adaptation des ouvrages de la sociabilité élégante française dans le contexte anglais, avec tout d'abord un glissement vers le manuel prescriptif, notamment sous l'influence des genres épistolaires : l'échange de lettres familières, ingénieuses ou spirituelles devient alors un simple prétexte pour inculquer les préceptes d'une bonne correspondance et à définir un art du bien dire et du bien écrire, alors que ce n'était que marginalement le cas dans le contexte français. Ensuite, on peut noter le voisinage avec le caractère, qui est le genre anglais ludique par excellence, mais n'a pas de nature socialement exclusive puisqu'il relève de la satire générale

plutôt que particulière : les caractères portent en effet des titres sur des types comme « a courtier », « a wife », « a bawd » ou « a lawyer », parfois modalisés par l'ajout d'un adjectif « a good wife », « a devilish usurer ». On est donc très loin ici des pratiques salonniers françaises à l'origine des jeux d'esprit décrits plus haut, qui ne semblent pas correspondre à des pratiques sociales propres à l'Angleterre.

Aphra Behn et la culture ludique des salons

- 15 C'est dans ce contexte qu'Aphra Behn donne en 1686 une traduction de *La Montre* de Balthazar de Bonnacorse (publié originellement à Paris en 1666). Cet ouvrage correspond au goût contemporain pour ces petites formes galantes, d'autant plus qu'il est en prosimètre, la forme la mode. Behn avait déjà traduit en 1684 une œuvre issue du même milieu, le *Voyage de l'île d'amour* de Paul Tallemant, publié à l'origine en 1663⁴⁵. Ce voyage allégorique amoureux était également un prosimètre, mais Behn avait alors choisi de l'adapter sous la forme d'un long poème narratif. Elle avait aussi déjà traduit, ou plutôt imité, les *Réflexions ou sentences morales* de La Rochefoucauld en 1685 sous le titre « Reflections on Morality, or Seneca Unmasked. From the French », publiées dans le recueil *Miscellany*⁴⁶. *La Montre* et les œuvres de Tallemant dans leur ensemble sont issus des jeux de salon du XVII^e siècle : que ces œuvres soient incluses dans le recueil Suze-Pellisson marque, sinon leur parenté, du moins leur communauté d'esprit. C'est aussi ce contexte qui avait popularisé la topique de la cartographie amoureuse à laquelle se rattache la Carte de Tendre de Madeleine de Scudéry, incluse dans la première partie de *Clélie* en 1654⁴⁷, mais qui circule avant sa publication au sein d'une petite communauté mondaine. Or l'influence des romans de Madeleine de Scudéry en Angleterre ne saurait être exagérée : avec cette carte en particulier, elle avait offert un modèle pour penser l'amour sous forme allégorique et ludique à la fois. Une version anglaise de la Carte de Tendre gravée originellement par François Chauveau est publiée dans la traduction anglaise du roman, dès 1655⁴⁸. Cette carte affiche l'ambition d'enseigner aux amants à progresser de « Nouvelle Amitiés » à « Tendre », en évitant « le Lac d'Indifférence » et la « Mer dangereuse » de la passion. Très souvent imitée, elle peut se lire comme étant elle-même le produit d'échanges ludiques, au sein d'un salon, celui de Mademoiselle de Scudéry⁴⁹ : il faut donc se garder de faire de cette carte une lecture trop littérale, car elle relève des rituels ludiques de sociabilité décrits plus haut.
- 16 *La Montre* de Bonnacorse témoigne de l'influence de cette mode pour les cartes allégoriques, mais elle s'intègre aussi à ce qu'on peut appeler une littérature des objets galants. Ces textes, souvent ludiques, sont produits dans les milieux précieux et se focalisent sur des objets relevant de la culture matérielle dans une perspective emblématique pour en tirer des développements moraux ou symboliques qui mettent en œuvre l'ingéniosité ou la surprise. Dans *La Montre*, une dame, Iris, envoie en cadeau une montre à Damon, son amant, un homme du monde. Cette montre, qui est à la fois le récit et le concept allégorique de la montre, est matérialisée par la gravure de la montre (ou horloge) de Cupidon qui ouvre le texte, dont les graduations correspondent aux vingt-quatre heures de la journée et sections du livre. Avec ce texte, Iris prétend en fait dicter à Damon comment il doit se comporter en son absence – et, notamment, penser à elle à toute heure. Sous une apparence ludique, l'ouvrage adapte donc l'idée du bréviaire amoureux dont on trouve de multiples variantes à cette période : sa spécificité est d'introduire un point de vue féminin sur la cour amoureuse. Le texte

entretient aussi des similarités avec le genre de la lettre galante, que les recueils de Guez de Balzac et de Voiture, entre autres, avaient illustré, et dont on trouve de nombreux exemples dans les recueils collectifs de la période comme le recueil Suze-Pellisson : Iris et Damon passent en effet beaucoup de temps à recevoir, à lire et à commenter lettres et billets, et le livre lui-même peut se lire comme une lettre envoyée par Iris à son amant. À bien des égards, la montre d'amour allégorique de Bonnacorse se lit comme la variante, appliquée à la dimension temporelle, de l'allégorie spatiale de Scudéry, dans le contexte d'une littérature ludique qui se focalise sur les objets du quotidien pour en faire des supports ingénieux de réflexion ou de pur jeu d'esprit. Le choix de la montre reflète par ailleurs le développement de l'horlogerie et la popularité croissante des montres personnelles au sein d'une élite urbaine aisée. La suite que donne Bonnacorse au premier récit (elle aussi traduite par Behn) ajoute la boîte de la montre et le miroir au cabinet galant. Ces objets intimes sont aussi littéraires en ce qu'ils permettent au lecteur un accès direct à l'intimité psychologique et physique de l'individu⁵⁰. Le genre littéraire de l'horloge ou de la montre a quant à lui une histoire particulièrement riche : *La Montre* de Bonnacorse peut aussi se lire comme un dérivé précieux et ludique des genres de l'almanach et du livre d'heures d'origine médiévale ; elle s'intègre aussi à la vogue contemporaine des « almanachs d'amour » et des « lotteries d'amour », comme on le voit dans un autre recueil collectif, *Recueil de pièces en prose*, publié par Charles de Sercy dans les années 1660⁵¹. Mais Bonnacorse innove en appliquant le concept de la montre au champ amoureux. Son texte connut d'ailleurs un très grand succès et sera imité ; il contribue ainsi, à son tour, à alimenter la mode contemporaine pour cette littérature des objets qui l'a d'abord rendu possible.

- 17 Cette littérature précieuse des objets ne semble pas avoir eu beaucoup de succès en Angleterre et il en va de même pour le prosimètre. La traduction de Bonnacorse est cependant précédée de celle, anonyme, de *Morale galante, ou l'art de bien aimer* (1669), d'un certain Le Boulanger de Chalussay, publié en 1676 sous le titre *The Art of Making Love*. Ce texte constitue un précurseur, sur le sol anglais, de la littérature ludique galante qu'illustre Bonnacorse. Il s'agit d'un essai en prosimètre sur le thème de l'amour, suivi de maximes amoureuses. Il semble toutefois ne pas avoir rencontré un très grand succès, puisqu'il n'est jamais réimprimé. *La Montre, or The Lover's Watch* dans la traduction de Behn, en revanche, connut un certain retentissement, puisque l'ouvrage est réimprimé plusieurs fois avec les œuvres en prose de Behn.
- 18 L'humour du texte initial tenait à sa tonalité particulière, faite « d'ingéniosité, de raillerie légère d'enjouement et de délicatesse »⁵², combinaison difficile à adapter dans un contexte culturel aussi différent de la France des années 1660 que pouvait l'être l'Angleterre de la Restauration. En réalité, Behn semble se jouer de son texte, parfois même s'en railler ouvertement, en mêlant sa voix propre à celle de Bonnacorse. Certains effets de grossissement burlesque sont ainsi perceptibles, notamment par le biais de l'amplification hyperbolique dans les poèmes longs qu'elle intercale dans le récit, là où Bonnacorse avait simplement inséré quelques vers, comme il est de rigueur dans les textes en prosimètre. On ne parlera pas ici de toutes les stratégies d'adaptation du texte, dont certaines témoignent d'un véritable effort de médiation de la part d'Aphra Behn pour rendre accessible un texte français à un lecteur anglais⁵³ ; on se concentrera sur les aspects ludiques du texte anglais, qui sont bien présents, mais témoignent de plusieurs formes de déplacement. La particularité du prosimètre est en effet la continuité entre vers et prose : les vers (le plus souvent des distiques, parfois de courts madrigaux) complètent la pensée et sont intégrés dans la syntaxe de la phrase

en prose, ce qui crée un effet de continuité. La technique de Behn est totalement différente : elle improvise, en s'inspirant de manière très libre du thème de l'original, des poèmes beaucoup plus longs, ressortissant au genre de l'ode, qui comportent plusieurs strophes et sont séparés du texte en prose par des titres indépendants. La fréquence et la densité de ces textes poétiques, qui sont dans la veine de la poésie que Behn publie par ailleurs, transforment la nature de *La Montre* pour en faire un recueil poétique d'œuvres poétiques personnelles. En conséquence, la traduction fait le triple de la longueur de l'original. En outre, Behn joue ouvertement avec ses lecteurs, en parsemant occasionnellement son texte d'allusions autoréférentielles ludiques : en plusieurs endroits, elle s'amuse ainsi à faire tomber le masque de la traductrice, s'invitant par exemple dans le texte par une mise en abyme qui lui permet d'introduire le poème d'un mystérieux « poète » ... qui n'est autre qu'elle-même :

there is a Holiness in Love, that's true, that ought not to be prophan'd: And as the Poet truly says, at the latter End of an Ode; of which, I will recite the Whole.

The Invitation.

Aminta, *fear not to confess*

The charming Secret of thy Tenderness:

That which a Lover can't conceal,

*That which, to me, thou shouldst reveal.*⁵⁴

- 19 Quant à ses interventions sur le texte original, elles prennent très souvent la forme de l'amplification hyperbolique à effet burlesque. Dans le poème intitulé « The Transport », exemple caractéristique, Behn substitue un poème de trois strophes de six vers chacune au quatrain de l'original français, où Iris incitait simplement Damon, qu'elle se remémore prostré, en larmes, à ses pieds, à analyser ses propres émotions. Dans le poème de Behn, le Damon anglais fait ce qu'Iris lui demande et découvre avec extase les plaisirs que suscite la remémoration des jours heureux, jusqu'à suggérer qu'il peut se passer complètement, dans sa rêverie érotique, de la présence de la femme qui la suscite :

The Transport.

O Iris! While you thus can charm,

While at this Distance, you can wound and warm;

My absent Torments I will bless and bear,

That give me such dear Proofs, how kind you are.

Present, the valu'd Store was only seen:

Now I am rifling the bright Mass within.⁵⁵

- 20 L'humour de Behn tient à deux aspects : d'abord, l'amplification hyperbolique et burlesque, d'un sentiment qui était à l'origine plus délicat. Ce type d'amplification est un trait constant de l'adaptation que Behn fait subir au texte et il contredit le discours de la galanterie. Mais cette amplification est aussi liée, comme très souvent dans le texte, à des enjeux érotiques : Behn joue constamment avec son lecteur en radicalisant les effets de titillation érotique à peine suggérés par le texte original, qu'elle développe et accentue. L'Iris de Bonnetorse est décrite comme une dame de l'aristocratie soucieuse d'honorabilité et de décorum, et qui conduit ses amours avec toute la discrétion qui sied, surtout en public. L'Iris de Behn flirte plus ouvertement avec son amant que son modèle français, à la fois plus prude et plus prudent. L'Iris anglaise est donc plus audacieuse et, n'hésitant pas à mettre en avant ses propres élans physiques, elle érotise leurs rapports, transformant le discours amoureux galant, centré sur l'*ethos* de la vertu, en préliminaires amoureux qui parfois suscitent une jouissance très explicite dans le texte. Ces glissements font en réalité de l'adaptation de Behn un

travesti presque parodique de l'original français, car ils déplacent son humour empreint de délicatesse vers d'autres lieux, par l'amplification burlesque, l'allusion libertine et les références à sa propre poésie notamment. À l'évidence, Behn procède ici à des formes d'accommodement de la galanterie originale pour se jouer de la notion de délicatesse. Ses choix introduisent une tension dans le texte anglais, entre l'idéalisation propre à la littérature galante et un mode plus réaliste, volontiers érotique, qu'elle-même illustre par ailleurs dans son œuvre. Behn introduit d'autres formes d'accommodement au contexte de la Restauration, en incluant par exemple des références à la société de son temps, comme ces « petits maîtres » (*fops*) et ces « coquettes » qui traversent ses propres comédies. Ces références, ludiques elles aussi car elles introduisent un monde familier dans un texte d'origine étrangère (comme d'autres références culturelles qui jouent de la transposition), transforment le contexte social du texte original : la sociabilité galante est d'abord aristocratique et élitiste et se reconnaît dans un idéal de distinction ; elle laisse la place ici à une société plus interlope qui nous rappelle le monde des comédies de la Restauration – et bien sûr des propres pièces d'Aphra Behn. La société anglaise qui est décrite en filigrane est un monde dangereux où règnent la duperie et la ruse et où les relations entre les sexes sont compliquées par le désir, mais aussi la possession, la jalousie, voire la prédation. On a clairement une opposition culturelle ici entre le décorum français et la description d'une société anglaise permissive et dangereuse, où rôdent les « galants », qui « lorgnent le beau sexe qui lui jette des regards suggestifs » (« gazing on the Ogling Sex », 41). Pour reprendre une opposition définie par Philippe Sellier, Behn substitue à la galanterie blanche, c'est-à-dire la galanterie des « honnêtes gens », encore empreinte d'un idéal de délicatesse, son versant sombre et libertin, une forme de galanterie noire⁵⁶.

- 21 *La Montre: Or, The Lover's Watch* est réimprimé dans toutes les éditions collectives des œuvres en prose de Behn à partir de 1696, ce qui semble attester son succès. La toute dernière section du livre, « The Looking-Glass, Sent from Damon to Iris » (p. 199-243), est même réimprimée séparément sous le titre *The lady's looking-glass, to dress herself by, or, The whole art of charming* à partir de 1697, indiquant peut-être une préférence, dans le contexte anglais, pour une veine plus réaliste et érotique, tandis que la première partie, plus chaste, de *La Montre*, pourrait avoir été perçue comme trop cérébrale. L'adaptation de Behn sera même retraduite en français au XVIII^e siècle, son auteur premier ayant été oublié⁵⁷. La culture ludique française du XVII^e siècle suscite donc en Angleterre, on le voit, un intérêt ambivalent : les jeux de conversation et les jeux d'esprit qui ont fait les beaux jours des salons français ne semblent guère avoir connu de postérité sous cette forme dans le contexte anglais qui ne connaît pas ce phénomène. La littérature ludique qui la prolonge, lorsqu'elle est traduite, fait l'objet d'adaptations radicales pour le lectorat anglais. Ces accommodements peuvent s'interpréter comme une dénaturation de cette littérature, voire une forme de contresens : Behn se montre sourde à des formes d'humour culturellement marquées. Coupée de son contexte d'apparition, dont on a vu qu'il se caractérisait par un certain enjouement et un contexte ludique, cette littérature semble avoir été lue au premier degré en Angleterre, comme une forme prescriptive : sont ignorés le contexte éminemment ludique et social et les échanges symboliques qui ont présidé à son apparition. Mais cette « perte » ou cette dénaturation peut aussi s'interpréter comme une forme d'adaptation féconde et créatrice : dans le contexte de la Restauration, Behn relit un texte galant au prisme d'une culture plus mixte socialement, pour un public plus réceptif à la satire et au

burlesque, qui n'avait que faire, sans doute, de cet objet non- ou mal identifié qu'est alors la « galanterie » blanche, tant dans son versant sérieux (la tension vers l'idéal de sociabilité des honnêtes gens) que dans ses aspects ludiques et interactifs – sans parler de son humour.

NOTES

1. Baldassare Castiglione, *Il Libro del cortegiano*, Venise, 1528. Voir Karen Newman, « Les loisirs de la galanterie », étude à paraître. Je remercie vivement Karen Newman de m'avoir permis de lire ce travail encore inédit.
2. Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, trad. Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1973 [1939].
3. Outre Elias, on pourra consulter Jonathan Dewald, *The European Nobility 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996 ; Benedetta Craveri, *L'âge de la Conversation*, trad. Éliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, 2002.
4. « Les modifications des pratiques corporelles nobles aux XVI^e et XVII^e siècles sont celles qui révèlent sans doute le mieux toutes ces transformations : les jeux, en particulier, avec le recul de la violence, la place plus marquante faite à la maîtrise physique, à la prestance, la création d'un véritable art de cour, enfin, sont les meilleurs témoins d'une culture corporelle nouvelle des nobles dans la France classique. » (Georges Vigarello, *Du jeu ancien au show sportif. La naissance d'un mythe*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 20, cité par K. Newman, « Les loisirs de la galanterie »). Voir aussi Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et Civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1986 [1994].
5. Voir K. Newman, « Les loisirs de la galanterie », art. cit. ; Paul Rémy, « Les cours d'amours », *Revue de l'Université libre de Bruxelles*, 1955, p. 179-197.
6. Sur les questions d'amour au XVII^e siècle, voir C. Rouben, « Un jeu de société au Grand Siècle : les questions et maximes d'amour », *XVII^e siècle*, 97, 1972, p. 85-104.
7. À l'ouverture du récit de Castiglione, comme le rappelle Karen Newman, Emilia Pia, qui joue le rôle d'arbitre du débat, écarte toutefois toutes les suggestions de jeux qui lui sont faites ; elle propose, suivant en cela le courtisan Federico Fregoso, qu'on fasse le portrait verbal du parfait courtisan. La conversation ludique sert ici l'exploration de soi ; à ce titre, selon Newman, elle constitue une forme de régulation de la société par elle-même, puisqu'il est d'emblée apparent que le jeu doit être joué avec mesure et réservé à des moments limités dans le temps. (K. Newman, art. cit.)
8. Sur la galanterie en général et la notion de « collectivité littéraire » galante, voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 152-188.
9. Myriam Maître souligne le caractère particulier de la littérature galante qui ne se laisse pas « saisir aisément hors des conditions de sa production et de sa réception » et « réclame une lecture à la fois littéraire et sociale » (*Les Précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 427). Elle suggère également que la préciosité pourrait s'interpréter comme le versant féminin de l'esthétique de la « belle galanterie », « cet Autre de la galanterie dont Voiture ou La Fontaine s'inspirent, se démarquent et s'amuse » (*ibid.*, note 34, p. 428).

10. Alain Génétiot, à la suite de J.-M. Pelous, voit dans cette littérature (dans son versant galant masculin) une modalité ironique dans sa façon de mettre à distance le sérieux de la courtoisie qui est encore celle de l'*Astrée* comme celle des discours précieux (Alain Génétiot, *Poétique du loisir mondain, de Voiture à La Fontaine*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 12-21). Cité par M. Maître, *ibid.*
11. Philippe Sellier, « "Se tirer du commun des femmes" : la constellation précieuse », dans Philippe Sellier, *Essais sur l'imaginaire classique. Pascal - Racine, Précieuses et moralistes, Fénelon*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 197-213 (210). Sellier cite ici Delphine Denis.
12. Voir notamment : Jean-Michel Pelous, *Amour précieux, amour galant (1654-1675)*, Paris, Éditions Klincksieck, 1980 ; Alain Viala, *La France galante. Essai historique sur une catégorie culturelle, de ses origines jusqu'à la révolution*, Paris, PUF, 2008 ; D. Denis, *Le Parnasse galant*, *op.cit.* ; M. Maître, *op.cit.* ; B. Craveri, *op.cit.*
13. Voir sur ce point en particulier Karen Britland, *Drama and the Courts of Queen Henrietta Maria*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
14. Pour un aperçu de la culture des jeux en Angleterre, voir notamment : Joachim Frenk, « Games », dans Andrew Hadfield, Matthew Dimmock et Abigail Shinn (dir.), *The Ashgate Research Companion to Popular Culture in Early Modern England*, Farnham, Ashgate, 2016, p. 221-234 ; Allison Levy, *Playthings in Early Modernity: Party Games, Word Games, Mind Games*, Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 2017, et Louise Fang, « Jeux et théâtre dans l'œuvre dramatique de Shakespeare », Thèse de doctorat, Sorbonne Université, 2019, p. 33-55 en particulier.
15. Voir notamment Lawrence Stone, *Crisis of the Aristocracy, 1558-1641*, Oxford, Clarendon, 1965, p. 263-269 ; Mervyn Evans James, *Society, Politics and Culture. Studies in Early Modern England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 308-415. Voir aussi Alexandra Shephard, *Meanings of Manhood in Early Modern England*, Oxford, Clarendon, 2003, notamment p. 128.
16. Voir Judith M. Richards, « The English Accession of James VI : National Identity, Gender and the Personal Monarchy of England », *The English History Review*, 117, n°472, 2002, p. 513-535 ; Valerie Wayne, « The Dearth of the Author : Anonymity's Allies and Swetnam the Woman-hater », dans Susan Frye and Karen Robertson (dir.), *Maids and Mistresses, Cousins and Queens: Women's Alliances in Early Modern England*, Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 221-240 (236).
17. Charles Sorel, *La Maison des jeux*, Paris, 1643, sig. a[vi] et a[v]^v.
18. Voir le catalogue de l'exposition *Jeux de cartes et jeux de l'oisie héraldiques aux XVII^e et XVIII^e siècles. Une pédagogie ludique en France sous l'Ancien Régime*, éd. Philippe Palasi, Paris, Picard, 2000, p. 79-80.
19. Voir le travail de Caroline Sanchez, « Les livres de jeux aux XVII^e et XVIII^e siècles : une typologie des lecteurs-joueurs », Mémoire de Master ENSSIB, 2014, <https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/64960-les-livres-de-jeux-aux-xvii-et-xviii-siecles-une-typologie-des-lecteurs-joueurs.pdf> (consulté le 14 avril 2020).
20. Voir C. Chaplot, *La théorie et la pratiques des jeux d'esprit*, Paris, Charles Mendel, s.d. [1895], qui offre un répertoire des jeux d'esprit au fil des siècles. Voir aussi B. Craveri, *op.cit.*, p. 139-170.
21. *Recueil de pièces en prose, les plus agreables de ce temps, composees par divers auteurs*, Paris, Charles de Sercy, 1658. La deuxième partie paraît en 1662.
22. Le *Recueil de pièces galantes en prose et en vers de Madame la Comtesse de la Suze, et de Monsieur Pellisson*, publié d'abord en 1663, croît au fil des éditions successives – plus de dix au XVII^e siècle – jusqu'à comporter cinq tomes. D'abord intitulé *Recueil de pièces galantes en prose et en vers, dédiées à Madame la Comtesse de la Suze* (publié par Gabriel Quinet) il est publié en un volume et deux tomes en 1663 (nouvelle édition identique en 1664), puis il paraît sous le titre *Recueil de pièces galantes en prose et en vers de Madame de Suze et de Monsieur Pellisson*, avec quelques variantes (le nom de Pellisson n'apparaît pas toujours dans la page de titre). Il comporte trois volumes en 1674, puis quatre à partir de 1680. Selon R. Kroll, il est publié en 1666, 1668, 1673, 1674, 1678, 1680, 1684, 1691, 1693, 1695, 1696 et 1698 (et plusieurs fois au XVIII^e siècle jusqu'en 1748). Voir Renate Kroll, « La Chanson des femmes poètes au XVI^e siècle : Madame de la Suze et Madame Deshoulières –

une contribution féminine à la poésie chantée », dans Dietmar Rieger (dir.), *La Chanson française et son histoire*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1988, p. 27-46 (p. 41, note 7). Cette histoire éditoriale complexe n'est que partiellement éclaircie par Frédéric Lachèvre dans sa *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700. Tome 3 (1662-1700)* (Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1903-05]). Lachèvre étudie l'histoire du recueil entre 1663 et 1674, quand le libraire en est Gabriel Quinet (p. 41-51), puis détaille brièvement les éditions ultérieures en s'intéressant à celle de 1691, p. 111-115, lorsque le libraire Guillaume Cavelier la reprend à son compte. Selon Lachèvre, la composition du recueil se stabilise en 1691 et les éditions ultérieures seraient identiques, mais Lachèvre ne détaille pas les éditions publiées en 1678, 1680 et 1684. Par ailleurs, de nombreux ajouts et modifications, qu'il attribue à l'édition de 1691, sont en fait déjà présents dans celles de 1680 et de 1684.

23. Sur le genre du prosimètre, voir Miriam Speyer, « Le prosimètre au XVII^e siècle : un "ambigu de vers et de prose" », *L'Entredeux*, 6, déc. 2019, <https://lentre-deux.com/index.php?b=83> (consulté le 3 avril 2020) ; D. Denis, *Le Parnasse galant*, *op.cit.*, p. 151.

24. *Recueil de pièces galantes en prose et en vers de Madame la Comtesse de la Suze, et de Monsieur Pelisson*, Paris, 1748, t. IV, p. 137, p. 247.

25. *Ibid.*, t. IV, p. 261, p. 263.

26. *Ibid.*, t. III, p. 1-7.

27. *Ibid.*, t. IV, p. 223-246.

28. *Ibid.*, t. I, p. 248-266.

29. Je souhaiterais vivement remercier Christophe Schuway de son aide précieuse dans les premiers temps de mon enquête. Voir mon article, « Cartes du Tendre : Échos pastoraux et littérature des objets galants en Angleterre au XVII^e siècle : "A Voyage to the Isle of Love" (1684) et *La Montre, or The Lover's Watch* (1686) d'Aphra Behn », *Études Épistémè*, à paraître, 2022.

30. *Les Chroniques du samedi*, éd. Alain Niderst, Delphine Denis et Myriam Maître, Paris, Honoré Champion, 2002.

31. Voir Delphine Denis et sa notion de « collectivité littéraire », *Le Parnasse galant*, *op.cit.*, p. 152-178.

32. D. Denis, « Les Inventions de *Tendre* », *Intermédialités / Intermediality*, 4, 2004, p. 44-66 (p. 45). <https://doi.org/10.7202/1005476ar> (consulté le 16 avril 2021).

33. B. Craveri, *op. cit.*, *passim*.

34. B. Craveri, *op.cit.*, p. 139.

35. *The Compleat gamester, or Instructions how to play at billiards, trucks, bowls, and chess together with all manner of usual and most gentile games either on cards or dice: to which is added the arts and mysteries of riding, racing, archery, and cock-fighting*, Londres, 1674.

36. *The Mysteries of Love and Eloquence, or, the Arts of Wooing and Complementing; As they are manag'd in the Spring Garden, Hide Park, the New Exchange, and other eminent places*, Londres, 1658. L'ouvrage fut apparemment un succès, puisqu'il en est à sa troisième édition en 1685 et sera réédité sous le titre *The Beau's Academy, or The modern and genteel way of wooing* en 1699.

37. E. Phillips, *The Mysteries of Love and Eloquence*, p. 223.

38. R. Flecknoe, *The Treatise of the sports of wit*, Londres, 1675, p. 4.

39. Sur le genre très sérieux de l'anagramme, voir notamment Carlo Ossola, « Les devins de la lettre et les masques du double : la diffusion de l'anagrammatisme à la Renaissance », dans Marie-Thérèse Jones-Davies (dir.), *Devins et charlatans au temps de la Renaissance*, Paris, Touzot, 1979, p. 127-157. Sur les énigmes et anagrammes, voir Jean Céard, « Jeu et Divination à la Renaissance », dans Philippe Ariès et Jean-Claude Margolin (dir.), *Les Jeux à la Renaissance : Actes du XXIII^e Colloque international d'études humanistes*, Paris, Vrin, 1982, p. 405-418.

40. F. Lenton, *Great Britains beauties, or, The female glory epitomized, in encomiastick anagramms, and acrostiches, upon the highly honoured names of the Queenes most gracious Majestie, and the gallant lady-*

masquers in her Graces glorious grand-masque. Presented at White-Hall on Shrove-Tuesday at night, by the Queenes Majestie and her ladies. By Francis Lenton, the Queenes poet, Londres, 1638.

41. Voir sur cette représentation Edith Snook, *Women, Beauty and Power in Early Modern England : A Feminist Literary History*, Londres, Palgrave Macmillan, 2011, p. 41.

42. *The Innes of Court anagrammatist: or, The masquers masqued in anagrammes. Expressed in epigramique lines, upon their severall names, set downe in the next page. Composed by Francis Lenton Gent. one of her Majesties poets, Londres, 1634.* Ce masque avait été la réponse des écoles de droit à la mauvaise publicité que leur avait fait William Prynne en critiquant ouvertement la reine dans *Histrionmastix* (1633).

43. *Letters of Love and Gallantry*, *op. cit.*, p. 119, p. 108.

44. Voir Claire Labarbe, « Les Livres de caractères anglais au XVII^e siècle : de l'anatomie morale au portrait littéraire », Thèse de doctorat de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, en cours.

45. [Paul Tallemant], *Le Voyage de l'Isle d'amour, à Licidas*, Paris, 1663. La traduction de Behn, « A Voyage to the Isle of Love », paraît dans le recueil *Poems Upon Several Occasions: with a Voyage to the Island of Love*, Londres, 1684. Pour une réflexion sur l'adaptation par Behn de ce texte, voir mon article « Cartes du Tendre », *art. cit.*

46. *Réflexions, ou sentences et maximes morales*, 4^e édition, Paris, 1675. Sur la traduction de La Rochefoucauld par Behn, voir L. Cottagnies « “Aphra Behn Unmasked” : A. Behn's Translation of La Rochefoucauld's *Réflexions morales* », dans Mary-Ann O'Donnell, Bernard Dhuicq et Guyonne Leduc (dir.), *Aphra Behn : Identity, Alterity, Ambiguity. (Proceedings of the Paris Aphra Behn Conference, 8-10 July 1999)*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 13-24, et « Of the notion of imitation: The translations of La Rochefoucauld in England in the late XVIIth and early XVIIIth Centuries », dans Frédéric Ogée (dir.), *Better in France? The Circulation of Ideas across the Channel in the Eighteenth Century*, Bucknell University Press / Associated University Presses, 2005, p. 129-43.

47. *Clélie, histoire romaine, dédiée à Mademoiselle de Longueville par Monsieur de Scudéry, gouverneur de Notre Dame de la Garde, première partie*, Paris, Augustin Courbé, 1654.

48. *Clelia. An excellent new romance dedicated to Mademoiselle de Longueville. Written in French by the exquisite pen of Monsieur de Scudery governor of Nostre-Dame de la Garde. The First Part*, Londres, 1655.

49. Voir L. Cottagnies, « Cartes du Tendre », *art. cit.*

50. *Ibid.*

51. *Recueil de pièces en prose*, t. 2, Paris, Charles de Sercy, 1662, p. 265.

52. D. Denis, « Les Inventions de Tendre », *art. cit.*, p. 46.

53. Voir L. Cottagnies, « Cartes du Tendre », *art. cit.*

54. A. Behn, *La Montre*, p. 64-65.

55. *Ibid.*, p. 27-28.

56. L'expression est de P. Sellier (« “Se tirer du commun des femmes” », *op. cit.*, p. 210).

57. *L'Art de Faire l'Amour, ou la Pendule de l'Amant. Traduit de l'Anglois de Mistriss B****, Paris, 1789. Traduction anonyme.

RÉSUMÉS

Le XVII^e siècle, siècle de la galanterie en France, voit s'épanouir, dans le contexte de la préciosité, une culture ludique de la conversation à la cour et dans les salons. Celle-ci se prolonge dans une littérature ludique en prose ou en vers qui poursuit la conversation mondaine dans des genres

mineurs, souvent rassemblés dans des recueils collectifs, comme les lettres ou billets publiés, les portraits et maximes, les odes, madrigaux, chansons et autres sonnets, mais aussi dans la fiction, petits romans ou romans héroïco-galants. Cette étude s'intéresse aux jeux verbaux, ou jeux de conversation, et leurs avatars littéraires. Après avoir rappelé le contexte français, on montre que, sans surprise, les jeux de conversation, qui témoignent d'une vie de salon spécifique, n'ont pas connu la même faveur en Angleterre. La deuxième partie de cet essai porte sur une étude de cas : l'adaptation d'une œuvre littéraire française issue de ces jeux de salons par Aphra Behn, *La Montre, or The Lover's Watch* (1686), d'après un original de Balthazar de Bonnacorse. Il s'agira d'étudier à quelles stratégies d'adaptation et de déplacement cette culture ludique de la galanterie est soumise en Angleterre, dans le contexte de la Restauration, pour un lectorat plus mélangé.

In seventeenth-century France (dominated by the phenomenon of « galanterie »), life at court and in the salons is characterized by a culture of playful conversation, which is encouraged by the influence of *préciosité*. This oral playful culture translates into a ludic literature in prose or verse which continues the social conversation through a proliferation of minor genres, often gathered in collective miscellanies, such as published letters or billets, portraits and maxims, odes, madrigals, songs, sonnets or fictional genres. This study focusses on verbal games, or games of conversation, and their literary avatars. After looking at the French context, it shows that these conversation games, which were born within a specific salon culture, were not as popular in England as they were in France. The second half of this study focusses on the adaptation in Restoration England of one of the French literary works that was produced by the salon game culture: Aphra Behn's *La Montre, or The Lover's Watch* (1686) which revises a narrative by Balthazar de Bonnacorse. It studies the strategies of adaptation and mediation applied to this characteristic product of the French ludic gallant literature, here tailored for a Restoration mixed readership.

INDEX

Keywords : play, literary games, wit, conversation, XVIIth century, cultural exchanges between France and England, préciosité, salons, gallantry, translation, Aphra Behn, Balthazar de Bonnacorse

Mots-clés : jeu, jeux littéraires, jeux d'esprit, conversation, XVIIe siècle, échanges culturels entre la France et l'Angleterre, salons, préciosité, galanterie, traduction, Aphra Behn, Balthazar de Bonnacorse

AUTEUR

LINE COTTEGNIES

Sorbonne Université

Line Cottagnies is professor of early-modern literature at Sorbonne Université. She has published a monograph on the politics of wonder in Caroline poetry, *L'Éclipse du regard* (Droz, 1997), and has co-edited several collections of essays, including *Women and Curiosity in Early Modern England and France* (Brill, 2016, with Sandrine Parageau). She has published widely on seventeenth-century literature, in particular on Margaret Cavendish, Aphra Behn and Mary Astell. She has edited 15 plays for the bilingual Gallimard Complete Works of Shakespeare and *2 Henry IV* for *The Norton Shakespeare 3* (2016), and co-edited *Robert Garnier in Elizabethan England* (which includes an edition of two plays by M. Sidney and T. Kyd) with Marie-Alice Belle (MHRA Tudor and Stuart Translation

Series, 2017). She is currently editing three of Behn's translations from the French (*La Montre*, *Agnes de Castro* and *A Discovery of New Worlds*) for the Cambridge Complete Works.